

—Je sens que je l'aime déjà, dit-elle.

Madame de Perny souriait.

Pendant ce temps, n'ayant plus ses soins à donner à l'enfant, mademoiselle Solange dejeunait. Quand elle eut fini, et comme elle quittait la table, le domestique qui était arrivé avec la nourrice, vint la prendre et la conduisit dans l'appartement de madame de Perny.

—Je sors de la chambre de la nourrice, lui dit madame de Perny, je n'y ai pas retrouvé le maillot que l'enfant avait sur lui, où donc l'avez-vous placé ?

—Je ne sais si j'ai eu tort, madame, répondit humblement Solange ; croyant avoir deviné votre intention, j'ai brûlé les langes dans la cheminée.

—Allons, vous êtes une personne prudente ; vous avez fait ce que je voulais faire moi-même. C'est très bien. Vous avez eu, je le sais, un rôle très actif dans toute cette affaire, et vous avez droit à notre reconnaissance. Je tiens, personnellement, à vous témoigner ma satisfaction. Prenez ceci.

Et elle mit un billet de mille francs dans la main de Solange.

—Nous allons vous garder encore deux ou trois jours au château, reprit-elle : ensuite vous pourrez retourner à Paris. Nos domestiques, que j'ai cru devoir éloigner en leur donnant un congé, reviendront ce soir ; j'en ai pas besoin de vous recommander la plus grande discrétion. Vous ne devez pas oublier, surtout, que pour tout le monde ici vous êtes la sage-femme.

—Vous pouvez être tranquille, madame.

—D'ailleurs, ajouta madame de Perny, je ne veux pas vous tenir prisonnière dans une chambre ; les jardins et le parc sont très beaux, il ne tient qu'à vous de les visiter, si vous en avez le désir.

—Je vous remercie, madame, de la permission que vous me donnez.

—En dehors des instants que vous devez avoir l'air de consacrer à votre malade, vous êtes entièrement libre.

Solange quitta madame de Perny pour aller prendre l'air au milieu des jardins.

Dans la journée, Sosthène de Perny se présenta à la mairie de Coulange, accompagné de deux témoins : l'un était le notaire de l'endroit, l'autre un des fermiers du marquis.

M. de Perny déclara au maire que ce jour même, à cinq heures du matin, il était né au château de Coulange un enfant du sexe masculin, ayant pour père et mère Charles-Edouard, marquis de Coulange, et Louise Eugénie-Mathilde de Perny, marquise de Coulange. Il ajouta qu'on donnait à l'enfant les prénoms de Eugène-Charles.

Acte de la déclaration fut pris séance tenante, et au bas, sur le registre, signèrent le maire, M. Sosthène de Perny et les témoins.

Le papier laisse écrire, les hommes les plus honorables peuvent être trompés.

Un acte de l'état civil légalisait le crime !

Madame de Perny écrivit une longue lettre au marquis de Coulange pour lui annoncer la naissance de son fils. Elle ne manqua pas de lui dire que sa fille l'avait appelé à grands cris, qu'elle le réclamait sans cesse, et qu'on espérait apprendre bientôt que le séjour à Madère donnait enfin les bons résultats attendus.

Elle n'oublia pas non plus de terminer son épître par le cliché consacré : la mère et l'enfant se portent bien.

De son côté, Sosthène écrivit au docteur Gendron. Il éprouvait le besoin de lui apprendre qu'à Coulange, au château et au village, tout le monde était dans la joie.

XIX

—Gabrielle s'était endormie vers neuf heures du soir, elle ne fit qu'un somme jusqu'à six heures du matin. Quand elle ouvrit les yeux elle se sentit reposée et déjà moins faible. Sa première pensée fut pour son enfant, et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres.

Bien qu'il fit grand jour, la chambre se trouvait dans une demi-obscurité. La veilleuse s'était noyée dans l'huile et la jalouse de la fenêtre était baissée. Toutefois, quelques rayons de soleil se glissaient à travers les planchettes pour pénétrer jusqu'au milieu de la chambre et piquer les rideaux du lit.

—Il ne doit pas être de bonne heure ; comme j'ai dormi longtemps ! murmura la jeune mère.

Les yeux fixés sur le berceau d'osier, elle se souleva sur son lit. Elle ne pouvait voir que la pièce de mousseline qui recouvrait le berceau. Mais si l'étoffe arrêtait sa vue, elle laissait passer son âme. Et Gabrielle, toute souriante, croyait contempler son enfant endormi.

On lui avait vivement recommandé de ne pas faire d'imprudences, surtout de rester couchée. Malgré le grand désir qu'elle avait d'embrasser le cher trésor, elle n'osait pas descendre du lit pour le prendre.

Autour d'elle tout était silencieux ; rien ne bougeait dans la maison.

—Félicie est allée faire ses commissions, pensa-t-elle.

La tête penchée vers le berceau, l'oreille tendue, elle cherchait à écouter la respiration de l'enfant. Elle entendit le bourdonnement d'une mouche, qui voletait sous le plafond, et dans le jardin le petit cri d'une mésange.

Elle attendit assez patiemment pendant une demi-heure.

C'était toujours le même silence dans la maison ; elle n'entendait point crier sous le pied le sable des allées.

—Il me semble qu'elle reste bien longtemps ! dit-elle.

Elle attendit encore, mais avec un commencement d'agitation et un peu inquiète sans savoir pourquoi. Une seconde demi-heure s'était écoulée.

Pendant subitement patience, et son cœur lui faisant oublier toutes les recommandations, elle se mit sur son séant et glissa ses jambes hors du lit. Les deux pieds nus touchèrent le parquet, elle était debout.

Frémissante, elle marcha vers le berceau. Elle s'inclina, et, d'une main impatiente, elle enleva le rideau de mousseline.

Aussitôt, voyant le berceau vide, elle se redressa en poussant un cri de surprise.

Elle ouvrit la fenêtre, releva la jalousie et plongea avidement son regard dans le jardin. Elle ne vit personne.

La chambre s'était soudainement remplie de lumière.

Elle revint au milieu de la pièce et regarda autour d'elle comme hébétée. Elle vit la bourse sur le vide-poche, elle la prit machinalement. Elle reconnut que c'était la bourse de celle qui se nommait pour elle Félicie Trélat. Elle la rejeta sur le marbre.

—Mais où donc est-elle avec mon enfant ? s'écria-t-elle.

Et aussitôt elle se mit à appeler de toutes ses forces :

—Madame Félicie ! madame Félicie !

Aucune voix ne lui répondit.

—C'est étrange murmura-t-elle, les mains appuyées sur son front ; qu'est-ce que cela signifie ? Mon Dieu, il me semble que j'ai peur !

Elle appela de nouveau, plus fort que la première fois. Ce fut le même silence effrayant. Une douleur poignante pénétra dans son cœur. Eperdue, sans savoir ce qu'elle faisait, répondant sans doute, à l'instinct de la pudeur, elle serra un jupon autour de ses hanches, mit ses pieds dans des pantoufles, jeta un fichu sur ses épaules, s'élança hors de sa chambre et se précipita, affolée, dans celle que Solange avait occupée.

D'abord elle resta un instant immobile, les yeux hagards, sans rien voir et comme n'ayant aucune pensée. Mais bientôt elle s'aperçut que tout était en désordre dans la chambre. Elle entra dans le cabinet. Il n'y avait plus un seul vêtement. Elle revint dans la chambre et ouvrit une armoire. Comme dans le cabinet, il n'y avait plus rien dans l'armoire.

Soudain, une affreuse lumière éclaira la pensée de la malheureuse enfant, et elle vit sortir des ténèbres de son cerveau l'épouvantable vérité.

Elle poussa un cri horrible. Puis, haletante, les yeux sortant de leur orbite, les traits contractés, elle tourna sur elle-même prête à tomber. Elle s'accrocha au bouton de la fenêtre sur lequel ses deux mains se cri-pèrent.

—Mon enfant ! elle m'a volé mon enfant ! exclama-t-elle d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Faisant un suprême effort, elle parvint à ouvrir la fenêtre. Alors elle se mit à crier :

—Mon enfant ! rendez-moi mon enfant !... Au secours, au secours !...

Ses dernières forces étaient épuisées : ses jambes fléchirent, elle tomba à la renverse, en poussant un sourd gémissement, et elle resta étendue sans mouvement sur le parquet.

Depuis plus d'un quart d'heure, la sage-femme était dans la rue devant la porte d'entrée du jardin. Ayant trouvé cette porte fermée, et, supposant que madame Trélat était sortie pour faire quelques achats, elle attendait son retour.

Les cris de Gabrielle et son appel désespéré la glacèrent de terreur. Elle ne douta pas qu'un malheur ne fut arrivé.

Non loin de là, deux hommes travaillaient dans un champ. Elle les appela à grands cris. Ils accoururent.

—Messieurs, leur dit-elle, je vous en supplie, tâchez de m'ouvrir cette porte ; je ne sais pas ce qui se passe dans cette maison, mais il s'agit certainement d'un épouvantable malheur.

La serrure était solide, les hommes essayèrent vainement de la forcer.

D'autres personnes arrivèrent.

—Il y a une autre porte dans le mur du jardin, dit une femme : celle-là n'est peut-être pas fermée.

On y courut. En effet, la porte était entr'ouverte, Solange n'ayant pas pris le temps de la fermer.

La sage-femme se dirigea rapidement vers la maison, les autres la suivirent. Elle entra d'abord dans la chambre de Gabrielle, dont elle sortit aussitôt, en voyant que le lit et le berceau étaient vides.

Mais, déjà, les quatre ou cinq femmes qui étaient là poussaient de grandes exclamations pendant qu'un homme robuste relevait